

Dans les Ehpad, ces bénévoles qui accompagnent la fin de vie des personnes âgées

Dans les Ehpad (établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes), la fin de vie fait partie du quotidien : environ un résident sur quatre y meurt chaque année, le plus souvent dans sa chambre. À Strasbourg, nous avons suivi deux bénévoles de l'association Jalmalv, qui apportent écoute et présence aux seniors.

Temps de lecture : 5 min

À LIRE PLUS TARD



L'association Jalmalv Strasbourg compte 61 bénévoles. Les membres interviennent dans une vingtaine d'établissements de Wissembourg à Molsheim. Photo Laurent Réa

Sonia de Araujo

Publié le 30 avr. 2026 à 06:15 – Mis à jour le 29 avr. 2026 à 21:58

Article complet réservé aux abonnés

Dans les couloirs de l'Ehpad Abrapa de Neudorf, Catherine Malard salue les résidents qu'elle croise. Elle connaît leurs prénoms, leurs habitudes, leurs silences aussi. Elle en a vu arriver, sous le choc d'avoir quitté leur domicile. Elle en a vu mourir.

Depuis trois ans et demi, elle vient une fois par semaine accompagner ceux qui approchent de la fin de leur vie. Catherine est l'une des bénévoles de l'association Jalmaly. Ils sont 61 – à 85 % des femmes- à intervenir dans une vingtaine d'établissements, Ehpad et hôpitaux, de Wissembourg à Molsheim. Cet après-midi-là, Marie-Line, bénévole en formation, l'accompagne. Elle apprend à « se mettre à distance », et surtout à être attentive aux résidents, à les écouter.

Le temps pour discuter, être là

Catherine a une liste d'une dizaine de noms. « Ce sont les personnes qui ne vont pas bien, physiquement mais aussi psychologiquement, celles qui viennent d'arriver par exemple ou qui ont peu de visite. » Le rôle des bénévoles n'est pas médical. Elles ne donnent ni à manger, ni à boire. « Elles viennent apporter ce que le personnel d'Ehpad n'a pas, à l'exception de la psychologue : le temps pour discuter », explique le directeur Fabien Daviau.

Au premier étage, les deux associatifs traversent un long couloir rose et se dirigent vers la chambre de Madame D. La porte est entrouverte, pour ne pas avoir à toquer et risquer de la réveiller. La télé est allumée mais la résidente dort profondément sous sa couverture bleue. Catherine et Marie-Line partent sans faire de bruit. Les bénévoles ne connaissent des résidents que ce qu'ils leur racontent. « On n'a aucun élément sur leur parcours médical, leur âge », précise Catherine.



« En fin de vie, les corps sont fatigués »

Quelques portes plus loin, Monsieur F. est endormi dans la pénombre, ses volets sont à demi fermés. « En fin de vie, les corps sont fatigués, les temps d'éveil plus rares. Les personnes s'éteignent petit à petit. On repassera les voir dans l'après-midi », explique Catherine.

Pour beaucoup, l'entrée en Ehpad marque la dernière étape de vie. En France, environ 150 000 personnes meurent chaque année après un passage dans un établissement de ce type, soit près d'un quart des décès. L'âge moyen à l'entrée est d'environ 85 ans. La durée de séjour y est relativement courte, autour de deux à trois ans en moyenne. La majorité des résidents y décèdent, le plus souvent au sein même de l'établissement. « On a rarement vu de sortie d'Ehpad. C'est leur dernière demeure », résume Catherine.

« Soit elles sont dans le déni, soit elles s'effondrent »

Au quatrième étage, Monsieur G., accueille Marie-Line avec le sourire. Il s'affaire avec sa télécommande pour éteindre la télévision. Les gestes sont lents, maladroits. « Ce n'est pas grave, on va s'entendre », sourit Marie-Line, devant ses difficultés. La décoration de la chambre est sommaire. Sur la commode, les journaux s'accumulent. Au mur, un calendrier du "Jour du Seigneur" est accroché. Interrogé par Marie-Line, l'homme évoque son enfance, l'allemand appris avant le français. Les phrases s'étirent, ponctuées de

silence. Le retraité, originaire de la vallée de la Bruche, est convaincu d'être dans une « résidence secondaire ». « Comme ce sont les vacances, on est venus ici. On est là pour une cure », assure-t-il. « Monsieur G. est arrivé il y a deux trois mois. Quand les personnes entrent à l'Ehpad, elles sont soit dans le déni, soit elles s'effondrent », expliquera plus tard Catherine.

Au troisième étage, Madame P. accepte la compagnie « mais je ne vais pas parler beaucoup ». Des mocassins rouges attendent au pied du lit. Sur un téléphone à grosses touches, les photos des membres de la famille ont été collées pour faciliter les appels.

« J'ai compris la signification du mot décharné »

Assis sur le lit, son corps amaigri flotte dans son tee-shirt blanc. Madame P. grimace de douleurs. « C'est horrible. J'ai mal au dos. Je n'ai jamais eu ça », lâche-t-elle, le souffle coupé. « Oh maman, oh maman... » Catherine s'assoit près d'elle, lui prend la main. « Madame, on est là. » La résidente perd la notion du temps, confond le goûter avec le petit-déjeuner. « Manger, il n'y a que ça qui compte. Bouffez ! C'est la folie, hein. »

« Je suis redevenue une petite fille », regrette l'ancienne secrétaire de direction. Elle ne veut pas que ses visiteuses partent. Sur la porte, une photo de Madame P. est accrochée. On la voit souriante, le visage rond, au côté de son fils. Dans le couloir, Catherine confie : « Ce n'est plus la même. C'est en venant dans les Ehpad que j'ai compris la signification du mot décharné. »



De chambre en chambre, les bénévoles recueillent quelques confidences. Madame L. adore découper des phrases dans des magazines. Des petits bouts de papier sont disséminés un peu partout : sur la table de chevet, scotchés au mur. « Être fort, c'est sourire quand on a envie de pleurer », lit-elle. Elle est résidente depuis six mois. « Mes fils m'ont mise là, en prison. Toute ma vie, j'ai dû me forcer, j'ai fait tout ce que voulait mon mari. Je l'ai supporté. Aujourd'hui, je n'ai même pas le droit de dire ce que je ressens. » Elle évoque une angoisse diffuse. « Depuis que je suis seule, je me perds un peu. » Catherine écoute, met en valeur les aspects positifs. « Moi, je vois qu'il y a du progrès. Vous avez un nouveau médecin. » « Je ne trouve plus les mots, je voudrais remonter le temps », lui répond la résidente. Au deuxième étage, Madame W. montre une vitrine apportée par sa cousine. Elle est remplie d'objets : des souvenirs de son chien, des petits trésors glanés lors de voyages.

Une équipe mobile de soins palliatifs

Lors de notre reportage, un mois et demi s'était écoulé sans décès. « Nous en avons eu beaucoup en fin d'année et Nouvel an. Cela arrive souvent par vague », indique le directeur de l'établissement. Lorsqu'un résident meurt, sa photo est affichée dans le hall. Les voisins de chambre et de table en sont informés directement par le personnel. « L'Ehpad est un lieu de vie, indique Emmanuel Colleaux, médecin coordinateur. Mais la mort n'est pas occultée, elle fait partie intégrante de nos missions. » Lors du projet d'accompagnement personnalisé rédigé avec l'établissement, le ou la résidente fait part de ses directives anticipées. L'Ehpad travaille avec l'équipe mobile de soins palliatifs

des Hôpitaux universitaires de Strasbourg. « L'objectif est de soulager la douleur, d'anticiper, d'assurer un accompagnement digne, en lien avec les familles », détaille le médecin coordinateur. Les bénévoles de Jalmalv s'inscrivent dans ce travail collectif.

Quatre heures se sont écoulées depuis le début de la visite. Catherine montre des signes de fatigue. « Parfois, ils ne savent plus qui on est, dit-elle. Mais ils perçoivent quelque chose. » Une présence réconfortante.

À lire aussi : Alsace . Dans les soins palliatifs de la région, davantage de lits et des dispositifs innovants

L'association Jalmalv organise son congrès national à Strasbourg du 8 au 10 mai, avec pour thème "Mourir... et après ?". Une conférence ouverte au public "Ce que mourir enseigne aux vivants" avec Reza Moghaddassi, professeur de philosophie est organisée au CCI campus (234, avenue de Colmar) le 8 mai à 20 h.